

L'EUROPE POLYRYTHMIQUE

Aujourd'hui, en présence d'une mondialisation qui s'accélère, une des priorités de la littérature postmoderne est de révéler, pour reprendre l'image de Michel Serres, l'âme arlequine du monde⁸⁸¹, c'est-à-dire que l'espace n'est pas seulement polyphonique, comme nous avons vu dans le chapitre précédent, mais qu'il est aussi polyrythmique : un espace où « les individus sont liés les uns aux autres et pourtant isolés par d'invisibles tissus de rythmes et par de murs des temps caché⁸⁸² ». Or, nous verrons dans ce chapitre que l'Europe de l'Est offre aux voyageurs un terrain fertile de « transgressivité » pour reprendre un des mots clés de la géocritique.

I Campagne archaïque et sage paysan

Nous avons précédemment observé que la première impression de l'Europe de l'Est au lendemain de la chute du mur de Berlin est celle d'un espace partagé entre les ruines post-communistes avec leurs lourdes conséquences (crises économiques, pollutions, etc.) et une occidentalisation rapide, suscitant souvent, comme nous avons pu le constater, la désillusion des voyageurs. Toutefois, si la ville représente le passage d'un monde socialiste à un monde capitaliste, l'espace extra-urbain offre aux voyageurs l'exotisme qu'ils recherchaient.

D'un point de vue morphologique, la campagne d'Europe orientale n'est guère différente de la campagne occidentale. Certes, comme nous aurons l'occasion de le voir dans le prochain chapitre, à l'Est tout paraît plus grand : les distances se dilatent et le voyageur a le sentiment de se perdre dans un espace infini et indéterminé⁸⁸³. Cependant, il n'est pas rare que pour décrire les paysages qui se présentent des analogies et des comparaisons avec les

⁸⁸¹ Je reprends ici en la modifiant l'image de Michel Serres. En effet, pour le philosophe français l'âme arlequine se réfère à l'homme contemporain déraciné : « Errants sans racines fixes, nous sommes tous devenus des passants à l'âme arlequine, associant et mêlant les esprits des lieux où nous passâmes, bien ou mal », Michel Serres, *Atlas*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1996, p. 64.

⁸⁸² Edward T. Hall, *La Danse de la vie*, *op. cit.*, p. 11.

⁸⁸³ Nous reviendrons sur l'espace indéterminé de l'Europe de l'Est, et en particulier de la Russie, dans le prochain chapitre.

paysages plus familiers d'Europe occidentale soient souvent établis. Levi, par exemple, a l'impression, en traversant la campagne roumaine, d'être projeté en Italie, plus précisément dans les paysages qui entourent sa ville natale de Turin ; MacLean décrit la Moravie comme « le Yorkshire de l'Europe orientale⁸⁸⁴ » alors que la plaine poussiéreuse de Přebram, à quelques kilomètres de Prague, lui rappelle l'Andalousie⁸⁸⁵. Il s'agit ici d'un procédé rhétorique typique du récit de voyage. En effet, comme l'observe François Hartog dans *Le Miroir d'Hérodote*, la comparaison est

une manière de réunir monde que l'on raconte et monde où l'on raconte et de passer de l'un à l'autre. Elle est le filet que jette le narrateur dans les eaux de l'altérité ; la taille des mailles et le montage du filet fixent le type de pêche et la qualité des prises ; et le halage du filet est façon de ramener l'autre au même. Ainsi la comparaison a sa place dans une rhétorique de l'altérité où elle intervient comme procédé de traduction⁸⁸⁶.

On constate qu'à l'exception de quelques usines de la période soviétique, la campagne évoque à l'est, comme d'ailleurs à l'ouest de l'ancien mur de Berlin, un monde tranquille, en paix, qui se pose en antithèse de la ville. En effet, comme l'observe l'anthropologue Urbain, si la campagne était un espace dangereux, exposé aux pillages et « étroitement lié à la ville jusqu'aux XVII^e et même XVIII^e siècles », elle est aujourd'hui, entre autre grâce à la littérature romantique et en particulier à l'œuvre de William Wordsworth⁸⁸⁷,

un univers jugé si paisible, si solide, si sécurisant et si immuable, qu'elle est idéalisée. Elle paraît même si purgée des dangers de jadis que le rapport traditionnel des territoires citadins et ruraux s'est inversé. C'est maintenant la ville qui a emmagasiné les anciennes craintes du voyageurs. Socialement et

⁸⁸⁴ Orig. : « *the Yorkshire of eastern Europe* », Rory MacLean, *Stalin's Nose*, *op. cit.*, p. 43.

⁸⁸⁵ Orig. : « *a dry dusty plain reminiscent of Andalucia* », *ibid.*, p. 42.

⁸⁸⁶ François Hartog, *Le Miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre* [1980], Paris, Gallimard, coll. « Folio/Histoire », 2001, p. 348.

⁸⁸⁷ Cf. Greg Gerrard, *Ecocriticism*, London and New York, Routledge, coll. « The New Critical Idiom », 2004, en particulier le chapitre consacré au genre pastoral.

Cette association doit beaucoup à l'influence des romantiques et en particulier à l'œuvre du poète anglais Wordsworth, pour qui, selon Le Botton, la nature constituait « un remède indispensable aux dégâts psychologiques infligés par la vie urbaine », Alain Le Botton, *L'Art du voyage*, traduit de l'anglais par Jean-Pierre Aoustin, Paris, Mercure de France, 2003, p. 161.

Toujours selon Le Botton, « [Wordsworth] accusait la ville d'engendrer toutes sortes de sentiments destructeurs : anxiété au sujet de notre position dans la hiérarchie sociale, envie à l'égard du succès d'autrui, orgueil et désir de briller aux yeux d'inconnus. Il pensait que les citadins n'avaient aucune liberté d'esprit, qu'ils étaient les esclaves de ce qui se disait dans les rues ou à la table du dîner. Si bien pourvus qu'ils fussent, ils désiraient sans cesse de nouvelles choses, dont ils n'avaient pas besoin et dont leur bonheur ne dépendait pas ; et dans ces lieux pleins de gens anxieux, il semblait plus difficile de nouer des relations sincères avec les autres que dans une ferme isolée », *ibid.*, p. 165.

écologiquement, la campagne, espace pur, s'oppose désormais aux tumultes, périls et pollutions que recèle la ville⁸⁸⁸.

Ainsi, la traversée d'un minuscule village dans la steppe russe a pour Wolfgang Büscher un véritable effet curatif après le sentiment de décadence et d'abandon suscité par la ville russe de Sofonovo : « Zemliovo guérit mes yeux, le lendemain, minuscule village dans la steppe. Là, rien d'affreux. Des cheminées de ses maisons en bois s'échappait une mince fumée, des hommes et des femmes âgés récoltaient, dans leur jardin, des provisions pour l'hiver⁸⁸⁹. »

Toutefois, malgré les ressemblances et les points communs qui associent les deux milieux naturels, les voyageurs occidentaux sont surpris par le nombre conséquent de gens qui arpentent les campagnes. Dès les premières pages de son récit, Maspero constate avec surprise que « contrairement à la campagne française, celle d'Albanie n'est pas vide, [mais] partout, toujours, des gens déambulent ou attendent⁸⁹⁰ ». Et plus loin, lorsque le bus qui le conduit à Korçë tombe en panne dans un « paysage dénudé » et apparemment « loin de lieux habités », il note qu'en quelques minutes « des paysans étaient sortis du néant [...], des passants s'étaient arrêtés qui allaient je ne sais où, sur ces pentes sans maisons⁸⁹¹ ».

À la surprise suscitée par la différence avec un monde habité, il faut ajouter la fascination provoquée par la découverte d'un monde agricole disparu en Occident depuis longtemps. En effet, si en Occident, sauf rares exceptions⁸⁹², la campagne est désormais vouée à l'industrialisation, au tourisme vert et à l'installation d'une population néo-rurale, en Europe orientale elle apparaît encore comme l'espace d'un passé plus ou moins lointain. Les observations que le jeune auteur anglais William Blacker fait dans son roman autobiographique *Along the Enchanted Way* sont à ce propos significatives. Dans le troisième chapitre, il observe non seulement qu'« en Roumanie, les champs et les bois grouillaient de gens⁸⁹³ », mais aussi que la campagne de son pays natal, le Sussex, comparée à la campagne

⁸⁸⁸ Jean-Didier Urbain, *L'Idiot du voyage*, op. cit., p. 208.

⁸⁸⁹ Wolfgang Büscher, *Berlin-Moscou*, op. cit., p. 234.

⁸⁹⁰ François Maspero, *Balkans-Transit*, op. cit, p. 82.

⁸⁹¹ *Ibid.*, p. 121.

⁸⁹² En effet, si à l'époque de Levi les paysans roumains qu'il rencontre sont les mêmes que les paysans piémontais, cinquante ans plus tard, les paysans roumains rencontrés par Belpoliti n'existent plus en Europe occidentale ou bien ils sont, comme son voisin qui cultive encore son lopin de terre parce qu'il l'a toujours cultivé, des survivants d'une époque révolue.

⁸⁹³ Orig. : « *In Romania the fields and woods were teeming with people* », William Blacker, *Along the Enchanted Way. A Story of Love and Life in Romania*, London, John Murray, 2009, p. 25.

Voir note bio-bibliographique.

roumaine, a quelque chose de défectueux, « *something wrong* » dans le texte original. En effet, il constate que si d'une part les deux natures sont d'une beauté remarquable, d'autre part le paysage anglais demeure « complètement vide », et seulement quelques « reliques » d'antan réapparaissent de temps en temps, sous l'apparence de « forestiers venus du passé » (*backwoodsman*)⁸⁹⁴, le faisait sursauter lors de ses rêveries solitaires.

Si Blacker en Angleterre se résigne « au fait que le monde avait changé depuis l'époque de Hardy⁸⁹⁵ », en Roumanie au lendemain de la chute du mur de Berlin, il est face, (et il ne sera pas le seul), à un espace apparemment ancestral. En effet, tous les voyageurs qui parcourent les campagnes d'Europe orientale soulignent, avec plus ou moins d'insistance, non seulement la beauté manifeste, mais surtout le décalage temporel dans lequel ils ont l'impression de pénétrer. Rumiz, par exemple, définit la Hongrie comme « un monde paysan où le temps s'est arrêté⁸⁹⁶ ». À Letciv, un petit village près de Vinitsa en Ukraine, Belpoliti se croit tombé dans un tableau de Bruegel⁸⁹⁷, et Stasiuk a même le sentiment d'assister à des représentations de scènes bibliques. Quant à Goodwin, après avoir évoqué les animaux de basse-cour de la ferme dans laquelle il séjourne pendant une nuit, il se lance dans une reconstruction historique tout à fait personnelle, où il imagine des générations de paysans répéter depuis des siècles les mêmes gestes et bâtir une ferme à l'embranchement du chemin : allégorie, nous semble-t-il, du chemin d'une histoire à laquelle le monde agricole n'aurait jamais participé :

Leon nous avait montré sa ferme à toute vitesse : la grange, trois vaches, une truie qui allaitait et une couvée de poussins qui pépiaient sous une ampoule à faible puissance. Je vis des générations de géants [...] en train de défricher la forêt, de poser une palissade, de construire une ferme dans la forêt, à la fourche du chemin...⁸⁹⁸,

⁸⁹⁴ Orig. : « *The truth was that, however beautiful it might have been, it was also ghostly empty. There were no people, or almost none* », *ibid.*, p. 24.

⁸⁹⁵ Orig. : « *I resigned myself to the fact that the world had changed since Hardy's time* », *ibid.*, p. 25.

⁸⁹⁶ Orig. : « *un mondo contadino dove il tempo si è fermato* », Paolo Rumiz, *È Oriente*, *op. cit.*, p. 25.

⁸⁹⁷ « Quand je me réveille, nous sommes arrivés dans un endroit appelé Letciv. On a l'impression d'être tombés dans un tableau de Bruegel : une longue série de boutiques en bois posées l'une à côté de l'autre pour former une longue et étroite construction unique, ressemble à un édicule médiéval. » Orig. : « *Quando mi sveglio siamo arrivati in un posto chiamato Letciv. Sembra di essere caduti dentro un quadro di Brueghel : una lunga serie di botteghe di legno messe una di fianco all'altra in modo da formare un'unica lunga e stretta costruzione, sembra un'edicola medievale* », Marco Belpoliti, *La prova*, *op. cit.*, p. 113.

⁸⁹⁸ Jason Goodwin, *Chemins de traverse*, *op. cit.*, p. 60. Orig. : « *Leon had raced us round his farm – the barn, three cows, a suckling sow and a pallet of piping chicks under a low-watt bulb: I saw generations of [...] giants, sweeping back the trees, planting a stockade, raising a farm in the forest where the track forked* », *ibid.*, p. 43.

avant de découvrir l'histoire tragique de cette famille. Nous terminons cette liste par un dernier extrait de MacLean qui, après avoir eu le sentiment à la sortie de Berlin d'avoir remonté le temps de cinquante ans, plus loin, dans la puszta hongroise, se croit plongé dans un espace a-historique. En effet ici, selon l'auteur anglais, les envahisseurs, qu'ils soient centurions romains, chevaliers teutoniques, conducteurs de chars soviétiques ou probables investisseurs allemands ne font qu'effleurer le monde paysan sans avoir aucune prise sur lui :

Absolument rien n'avait changé dans la puszta. La Porsche couleur graphite, en provenance de Berlin, était un chevalier teutonique. Les bus Ikarusz, puant le caoutchouc brûlé, étaient des diligences. Un convoi de chars soviétiques était une centurie romaine traversant la Pannonie. Leur groupe dépassa une très vieille femme dont les jambes arquées étaient enveloppées de bas et de jambières noires en laine. Ni l'avancée du temps ni le bruit des armées – Romane, Ottomane, Allemande et Russe – n'avaient jamais pu interrompre son pas. Le vingtième siècle semblait avoir été rajouté au passé après coup⁸⁹⁹.

Stasiuk, quelque part entre Valea Florilor et Ploscoș, a même le sentiment que l'homme « avait été façonné dans de la boue⁹⁰⁰ ».

Mais s'agit-il vraiment d'un espace prémoderne ? d'un espace qui n'est pas entré dans l'Histoire ? d'un monde qui s'est arrêté sur le chemin de l'Histoire ? Goodwin revient sur sa rêverie et affirme s'être trompé car ces paysans étaient des réfugiés qui avaient dû quitter leur Ukraine natale, désormais annexée par l'armée soviétique. En même temps, un regard porté sur l'évolution de la campagne dans les pays de l'ancienne Europe de l'Est nous apprend que s'il est vrai que dans certaines régions reculées la collectivisation des terrains agricoles n'a pas eu lieu, et que l'agriculture est restée dans un état d'avant la révolution industrielle. D'autre part, dans le reste de l'ancienne Europe de l'Est et en particulier dans les plaines, la collectivisation des terrains agricoles a été conséquente et a laissé des traces qui passent difficilement inaperçues. Comme l'observent les géographes Jacques Barrot, Bernard Elissalde et Georges Roques dans *Europe Europes*, « au printemps 1995 les campagnes bulgares offrent le spectacle désolant de bâtiments abandonnés, de parcs de matériel gagné par la rouille, alors que de loin en loin, de tout petits carrés de labours sont travaillés à la

⁸⁹⁹ Orig. : « *Nothing, really, had changed on the puszta. The graphite Porsche, racing from Berlin, was a Teutonic knight. Ikarusz buses, stinking of burnt rubber, were stage-coaches. A convoy of Soviet tanks was a Roman century marching to Pannonia. They trooped past an ancient woman whose bowed pegs were wrapped in black stockings and woollen leggings. Neither the march of time nor the thunder of armies – Roman, Ottoman, German and Russian – had ever broken her step. The twentieth century seemed to have been tacked on to the past like an afterthought* », Rory MacLean, *ibid.*, p. 81.

⁹⁰⁰ Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, *op. cit.*, p. 49.

charrue tirée par un mulet ou un cheval⁹⁰¹ ». La situation archaïque dans laquelle est plongée l'Europe de l'Est n'est donc pas due exclusivement à une survivance de l'ancien système agricole, mais plutôt à l'écroulement du système soviétique. « Ainsi, par l'étonnant détour du socialisme, on retrouve les contrastes structuraux des périodes antérieures⁹⁰² » ou, de manière plus brutale, selon les déclarations d'un paysan russe rapportées dans le livre de l'anthropologue américaine Katherine Verdery, au Moyen-Âge⁹⁰³ : « Nous reculons ! Nous ne retournons pas seulement en 1917, nous retournons au Moyen-Âge ! » Pourtant, si l'on fait abstraction des quelques observations de Maspero et de Belpoliti qui exposent les conditions économiques et sociales de l'Europe post-communiste ou des quelques usines soviétiques encore en fonction, dans la plupart des descriptions l'espace extra-urbain apparaît comme un monde à part, bucolique⁹⁰⁴. Quelques exemples seront suffisants pour illustrer cette tendance qui trouve ses origines dans les idylles de Théocrite et les *Géorgiques* de Virgile⁹⁰⁵. Le village de Godech, en Bulgarie, apparaît à Palin comme « un lieu idyllique, un entrepôt de la vie d'un village prémoderne, avec un âne qui broute d'un côté, et des poulets noirs comme du charbon de l'autre⁹⁰⁶ ». MacLean, pour sa part, décrit des paysages bucoliques qui évoquent chez le lecteur certaines peintures de Corot ou de Millet :

Une cigogne tournoyait sur ses ailes blanches arquées [...]. Des Gitans se promenaient dans la poussière et des vélos transportaient des ouvriers d'une ferme à l'autre. Les paysans, la houe sur l'épaule, rentraient des vergers. Les femmes au foyer rentraient à vélo avec leurs courses [...]. Près de nous, des chevaux traînaient des charrettes, leurs conducteurs somnolaient sur des lits de roseau. Des oies affluaient au marché [...] et les chiens dormaient dans la rue, rarement dérangés par le trafic⁹⁰⁷.

⁹⁰¹ Jacques Barrot, Bernard Elissalde et Georges Roques, *Europe Europes*, op. cit., p. 214.

⁹⁰² *Ibid.*

⁹⁰³ Orig. : « *We're going backward! We're not just going back to 1917, we're going back to feudalism !* » Katherine Verdery, *What Was Socialism, and Why comes Next ?*, Princeton, Princeton University Press, 1996, p. 207.

⁹⁰⁴ En Roumanie, Belpoliti ne manque pas d'observer la misère de la campagne et surtout « la forte différence entre ville et campagne », Marco Belpoliti, *La prova*, op. cit., p. 29.

La Moldavie lui rappelle l'Italie du Néoréalisme, d'ailleurs, les « très beaux vélos de Letvic », appuyés au coin d'une maisonnette lui font penser à Zavattini, le scénariste du célèbre film *Le Voleur de bicyclette* réalisé par Vittorio De Sica (1948).

⁹⁰⁵ Cf. Terry Gifford, *Pastoral*, London, Routledge, 1999.

⁹⁰⁶ Orig. : « *It's in many ways an idyllic place, a repository on unreformed village life, with a donkey grazing at one end and coal-black chickens at the other* », Michael Palin, *New Europe*, op. cit., p. 82.

⁹⁰⁷ Orig. : « *A stork wheeled above on white arc wings [...]. Gypsies walked in the dust and bicycles carried workers between farms. Peasants, hoes over their shoulders, returned from orchards. Housewives pedalled home with groceries and paraffin balanced on handlebars. Horses drew carts alongside us, their drivers dozing on beds of reeds. Geese flocked to market [...] and dogs slept in the road, rarely disturbed by traffic* », Rory MacLean, *Stalin's Nose*, op. cit., p. 81.

Dans le livre de Rumiz ou de MacLean, il n'y a pas de pogrom, pas de déportation et même la toute récente catastrophe de Tchernobyl est lointaine.

À Novohrodek, il y a un marché où l'on trouve tout ce dont on peut avoir envie, des fraises, de la sève de bouleau, et aussi des vieilles femmes avec des nœuds de couleur dans les cheveux [...]. La campagne nous captive. Tchernobyl est à deux cents kilomètres, mais nous paraît très loin. À Karelicy, les paysans traient en plein air, au milieu des champs⁹⁰⁸.

Nous sommes ici devant des images plus proche des descriptions de George Sand que de celles d'Émile Zola, pourtant, comme l'observe Maspero, la pauvreté et la déchéance sont bien présentes.

Quelles sont alors les raisons de cet aveuglement ? Pourquoi observer ce monde apparemment ancestral plutôt que les kolkhozes abandonnés comme le font Maspero et Belpoliti ? Le choix de focaliser leur point de vue sur ces éléments du paysages extra-urbain répond à deux objectifs. D'une part, cela permet d'activer un exotisme fondé sur le décalage entre deux époques différentes : le XXI^e siècle des voyageurs et une période prémoderne, voire indéterminée, des paysans. Ce décalage est d'ailleurs fort semblable à celui, entre XVIII^e et XV^e siècle, mis en scène par les voyageurs des Lumières étudiés par Larry Wolff. D'autre part, l'amnésie paysagère qui touche certains voyageurs, en particulier Rumiz et Stasiuk, offre l'occasion de créer et ainsi de toucher de près un espace idyllique idéalisé, disparu depuis longtemps de l'Europe occidentale, comme l'a observé Blacker. Ils en font un havre de diversité. On retrouve alors tous les stéréotypes d'un monde paysan pauvre mais harmonieux, paisible, accueillant, sincère, qui alimentent le mythe de l'authenticité si cher au tourisme culturel. Dans un style presque publicitaire, Rumiz met en valeur la salubrité de la vie dans les montagnes carpatiques et la franchise de leurs habitants : « District de Maramureș une des régions les plus saines où les gens te regardent encore dans les yeux et te font confiance⁹⁰⁹. » Goodwin remarque la pauvreté, mais aussi la dignité et l'hospitalité : « La pauvreté s'affichait rarement en milieu rural. Dans toute l'Europe orientale, les habitations des paysans pauvres étaient d'une propreté absolue, entourées de signes d'une épargne laborieuse : un poulailler, un

⁹⁰⁸ Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 235. Orig. : « A Novogradok c'è un mercato con ogni ben di Dio, fragole, succo di betulle e donne anziane con fiocchi colorati sulla testa [...]. La campagna ci cattura. Černobyl' è a duecento chilometri ma pare lontanissima. A Kareličy i contadini mungono all'aperto, in mezzo alla campagna », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 192.

Nous avons corrigé la traduction de « mungono » par « traient » à la place de « mangent », utilisé dans la traduction française, qui se traduit par « mangiano ».

⁹⁰⁹ *Ibid.*, p. 240. Orig. : « Distretto di Maramures una delle regioni più sane dove la gente ti guarda ancora negli occhi e ti dà fiducia », *ibid.* p. 209.

cochon ou un potager bien entretenu⁹¹⁰. » Stasiuk aussi souligne l'économie presque autarcique où « on ne fabriquait pas de choses inutiles, on ne gaspillait pas le feu ni la nourriture. Le superflu demeurait le devoir et le privilège des rois⁹¹¹ ». Ici, tout a un ordre naturel, une certaine harmonie absente des grandes villes : « Les choses y sont à leur place, les gens n'élèvent pas la voix sans nécessité et ne font pas de gestes brusques⁹¹². » L'accueil des paysans est un autre élément récurrent : « D'ici jusqu'à l'autre bout de l'Europe de l'Est, quelqu'un était prêt à nous héberger la nuit, dans une grange ou dans un lit, dans de la paille ou dans de la plume⁹¹³. » Et Rumiz de déclarer lors de son voyage en train qu'« entre les passagers règne une solidarité impensable dans [son] pays⁹¹⁴ ». Être exposé à un autre rythme est fascinant pour les voyageurs. Rumiz, après avoir franchi la frontière de l'Union européenne, déclare : « Je me sens envahi par un rythme plus lent⁹¹⁵. » Dans la salle d'attente de Mourmansk les gens se parlent, il y a une véritable envie de discuter, de communiquer qui selon Rumiz n'existe plus dans les pays occidentaux hyperactifs : « Dans la salle d'attente, aux immenses vitres, règnent une bousculade placide, un murmure étouffé. Les gens mangent, discutent, bavardent [...]. Ici, l'attente et la rencontre coïncident complètement. Il n'y a jamais de temps morts, comme il peut y en avoir dans mon monde à moi⁹¹⁶. » Donc, non seulement cette campagne est habitée, mais elle est aussi le havre d'une temporalité et d'un rythme différents qui séduisent nos auteurs.

Partout où j'étais allé, j'avais rencontré des hommes et des femmes qui arrêtaient de travailler et, appuyés sur leur faux ou leur houe, me parlaient comme s'ils avaient eu tout le temps pour eux. Ensuite, le soir, après avoir marché des kilomètres à travers des champs couverts d'andains de fleurs sauvages qui coloraient et balayaient les collines, et à travers des forêts profondes et parfois inquiétantes qui s'étendaient sur des kilomètres dans toutes les directions, je rejoignais une piste qui me conduisait dans un village. Ces villages pouvaient être isolés mais eux aussi, ils étaient peuplés de gens, des jeunes et des

⁹¹⁰ Jason Goodwin, *Chemins de traverse*, op. cit., p. 310. Orig. : « *For rural poverty seldom advertised itself. All through Eastern Europe the dwellings of the rural poor were spick and span, surrounded by evidence of laborious thrift: chickens in a run, a pig, a tended vegetable garden* », *On Foot to the Golden Horn*, op. cit., 259.

⁹¹¹ Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, op. cit., p. 40.

⁹¹² *Ibid.*, p. 81.

⁹¹³ Jason Goodwin, *Chemins de traverse*, op. cit., p. 59. Orig. : « *But from here, right the way across Eastern Europe, someone was ready to shelter us at night, in a barn, or in beds, in straw or feathers* », *On Foot to the Golden Horn*, op. cit., p. 42.

⁹¹⁴ Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 82. Orig. : « *Tra i viaggiatori regna una solidarietà impensabile nel mio paese* », *Trans Europa Express*, op. cit., *Trans europa express*, op. cit., p. 72.

⁹¹⁵ *Ibid.*, p. 55. Orig. : « *Sento che i tempi più lenti mi invadono* », *ibid.*, p. 50.

⁹¹⁶ *Ibid.*, p. 57. Orig. : « *Nella sala d'aspetto con grandi vetrate regna una ressa tranquilla, un bisbiglio sommesso la gente mangia, discute, parlotta [...]. Attesa e incontro qui coincidono totalmente. Non sono mai tempi morti come nel mio mondo* », *ibid.*, p. 52-53.

vieux, tous heureux de voir des étrangers et toujours assez généreux, aussi pauvres qu'ils pouvaient l'être, pour me donner un repas ou un lit pour la nuit⁹¹⁷.

Parfois, les voyageurs relatent même un véritable « état de nature », où l'homme est en symbiose avec son milieu naturel. « Il n'y avait rien à Telkibánia, rien à part le village qui demeurait à sa place depuis des centaines d'années » un village qui vivait « en symbiose parfaite avec l'opulence lourde et baroque des vergers. On avait l'impression que la métaphore de la sédentarité et de l'enracinement s'était matérialisée là de façon parfaite⁹¹⁸ ». Mais c'est à Rășinari, un village de Roumanie au pied des Carpates, que Stasiuk met en scène la quintessence du rapport préadamite entre l'homme et la nature que l'Occident est en train de perdre.

Les paysages, l'architecture, les races, les formes des cornes et les robes variaient un peu mais, cela mis à part, l'image restait inchangée : sur la route, entre deux rangées de maisons, avançaient des troupeaux rassasiés. Des femmes, foulard sur la tête et chaussures fatiguées aux pieds, ou encore des enfants les accompagnaient. Ni les îlots solitaires de l'industrie, ni les métropoles insomniaques éparpillées de-ci de-là, ni la toile d'araignée que forme le réseau des routes et des lignes de chemin de fer ne parvenaient à cacher une vision aussi ancienne que le monde. L'humain venait s'unir à l'animal pour attendre ensemble que la nuit soit passée. Il s'unissait à lui alors même qu'il n'en avait jamais été séparé⁹¹⁹.

Et encore, « Les gens restaient immobiles à l'entrée de leurs fermes et attendaient. Tout se déroulait en silence, sans cri, sans empressement. Les animaux se détachaient du troupeau et rentraient dans leurs enclos. Ils disparaissaient dans la pénombre des cours ombragées, et les battants sculptés des portes se refermaient derrière eux de façon presque humaine⁹²⁰. »

Rășinari est central dans l'œuvre de Stasiuk car c'est dans ce village des Carpates qu'Emil Cioran a vu le jour. Le Cioran de Stasiuk, ce n'est pas le jeune homme engagé dans le mouvement fasciste de la Garde de fer, ni l'auteur de l'essai *Transfiguration de la Roumanie*⁹²¹

⁹¹⁷ Orig. : « *Wherever I had gone I had met men and women who would stop working, lean on their scythes or hoes, and talk to me as though they had all the time in the world. Then in the evening, having walked for miles across fields filled with swathes of wild flowers colouring and sweeping over hillsides, and through deep and sometimes frightening forests which reached for miles in all directions, I would come to a dirt track that led to a village. These villages might have been remote but they too were filled with people, young and old, all delighted to see strangers and always generous enough, however poor they might have been, to give me a meal or a bed for the night* », William Blacker, *Along the Enchanted Way*, op. cit., p. 25.

⁹¹⁸ Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, op. cit., p. 81.

⁹¹⁹ *Ibid.*, p. 46.

⁹²⁰ *Ibid.*, p. 37.

⁹²¹ Emil Cioran, *Transfiguration de la Roumanie* [1936], traduit du roumain par Alain Paruit, Paris, L'Herne, 2009. Ce pamphlet par son contenu extrémiste, xénophobe et antisémite, non seulement a fait et fait encore aujourd'hui couler beaucoup d'encre, mais l'obsédera à jamais, comme il l'affirme dans *Mon Pays*, un court article ajouté à l'édition française de l'essai : « Quant à moi, je devais perdre jusqu'au goût de jouer à la

où, après avoir analysé la spécificité roumaine, il prône une révolution profonde de sa société pour qu'elle acquière une certaine dignité, car un « passionné de la Roumanie ne peut pas accepter qu'elle soit condamnée à perpétuité au destin médiocre qui a été le sien jusqu'ici⁹²² ». Dans son analyse, il ne trouve que néant et médiocrité : un peuple passif, sceptique, a-historique, religieux, tourné vers la terre, d'une sagesse due à sa résignation séculaire et qui porte, comme il le dira dans *Histoire et Utopie*, « correctement [ses] chaînes⁹²³ ». Il critique son absence de vitalité dans sa culture paysanne, dans sa musique mélancolique, dans son architecture et sa topographie cachée. Il en conclut qu'il s'agit d'un peuple paysan qui a toujours subi les événements et qui a pu maintenir une identité pour la simple raison qu'il n'a jamais participé à l'Histoire.

La Roumanie n'a rien d'original, excepté ses paysans, son folklore et ses paysages (quant à ceux-ci, elle n'y est pour rien). Mais les paysans ne peuvent nous faire pénétrer dans l'histoire que par l'entrée de service. Elle est désolante, l'atmosphère primitive, tellurique et chaotique de ce pays qu'empestent les superstitions et le scepticisme, un mélange stérile, une malédiction héréditaire. Toute la Roumanie sent la terre. Certains prétendent que c'est la santé – bel éloge !⁹²⁴

Le Cioran de Stasiuk est l'apatride parisien, le philosophe auteur d'*Histoire et Utopie* qui ne cesse de regretter son paradis, son village d'enfance⁹²⁵ et qui chante les louanges de la sagesse paysanne :

Plus je vieillis, plus je me sens proche de mes origines. [...] Après une existence au cours de laquelle j'ai connu bien des pays et j'ai lu bien des livres, je suis arrivé à la conclusion que c'était le paysan roumain qui avait raison. Ce paysan qui ne croit en rien, qui pense que l'homme est perdu, qu'il n'y a rien à faire,

frénésie, à la convulsion, à la folie. Mes extravagances d'alors me semblèrent inconcevables ; je ne pouvais même pas m'imaginer mon passé ; et quand j'y songe maintenant, il me semble me rappeler les années d'un autre. *Et c'est un autre que je renie, tout moi-même est d'ailleurs à mille lieues de celui qu'il fut.* » *Ibid.* p. 70. Il faut préciser que ce livre fut publié dans son pays natal pour la première fois en 1936 (puis en 1941) et ensuite après avoir été profondément remanié par l'auteur en 1990. En France, le livre est paru pour la première fois dans son intégralité chez l'éditeur *L'Herne* en 2009.

Sur le mouvement fasciste de la Garde de fer et les intellectuels, voir Alexandra Laignel-Lavastine, *Eliade, Cioran, Ionesco : l'oubli du fascisme*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Perspectives critiques », 2002.

⁹²² Emil Cioran, *Transfiguration de la Roumanie*, *op. cit.*, p. 108.

⁹²³ Emil Cioran, *Histoire et Utopie* [1960], Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2009, p. 14.

⁹²⁴ *Ibid.*, p. 132.

⁹²⁵ Dans de nombreuses interviews et dans le texte d'ouverture de *Histoire et Utopie*, *Sur deux types de sociétés. Lettre à un ami lointain*, on peut lire : « Je donnerais tous les paysages du monde pour celui de mon enfance » et que le départ de son village natal « fut la fin de mon beau rêve, la ruine de mon monde », Emil Cioran, *Histoire et Utopie*, *op. cit.*, p. 8 et p. 38.

qui se sent écrasé par l'histoire. Cette idéologie de victime est aussi ma conception actuelle, ma philosophie de l'histoire. Réellement, toute ma formation intellectuelle ne m'a servi à rien !⁹²⁶

On voit bien ici le passage du bon sauvage de Montaigne à ce que l'on pourrait définir comme le sage paysan de Cioran. Si pour Cioran le paysan n'est plus la cause des maux de la Roumanie, mais plutôt une sorte de pare-feu contre les dérives de sa jeunesse, pour le voyageur contemporain le sage paysan s'oppose au citadin infantilisé que nous avons étudié dans la deuxième partie. En définitive, le monde rural de l'Europe de l'Est ne représente pas uniquement un vestige du passé européen, mais il incarne l'essence de l'Est tant cherchée et qui se place en antithèse de la plupart des villes désormais occidentalisées. Pour Stasiuk les villes sont un élément exogène et une imitation ratée de l'Occident, les villes ne sont que des « tentatives de transplantation avortées. Lifting et miroir de quelque chose qui se trouve ailleurs⁹²⁷ » :

Les villes de cette partie du continent sont comme des accidents du travail, un effet du hasard et du bon vouloir. [...] Une ville, au cours d'un voyage, c'est une catastrophe. Surtout dans des pays qui ressemblent à de vastes campagnes. Les campagnards ne sont pas capables de bâtir des villes. Il en résulte des totems pour divinités étrangères. Si le centre est encore à peu près correctement imité, les banlieues ont toujours l'air d'un hameau absurde : hypertrophie des surfaces d'entrepôts et tristesse des illusions perdues⁹²⁸.

Nous retrouvons le même imaginaire chez Büscher. En effet, quand il se demande où commence l'Est, on découvre que ce n'est pas seulement à droite de son propre pied droit comme nous avons vu dans la deuxième partie, mais qu'il prend la forme du village :

Où commence l'Est ? [...] Là où débutent les grandes forêts et les maisons en bois aux couleurs pastel, le bleu écaillé des bulbes, là où, sur des routes étroites à l'infini, on rencontre des carrioles tirées par des chevaux avec leurs pneus caractéristiques, un cheval qui trotte sous un joug de bois plutôt que des voitures⁹²⁹.

⁹²⁶ Emil Cioran, *Entretiens*, Paris, Arcades, 1996, p. 20. La citation dans l'édition française de *Sur la route de Babadag*, que je rapporte ici, est légèrement différente car elle a été traduite du polonais : « Mais il n'en est rien ; au terme de ma vie, tout au long de laquelle j'ai connu de nombreux pays et lu de nombreux livres, j'en arrive à la conclusion que celui qui a raison c'est bien le paysan roumain, ce paysan qui ne croit en rien, qui pense que l'homme est perdu d'avance, qui ne peut rien faire, que l'histoire le broie », Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, *op. cit.*, p. 39.

⁹²⁷ *Ibid.*, p. 318.

⁹²⁸ *Ibid.*, p. 286.

⁹²⁹ Wolfgang Büscher, *Berlin-Moscou*, *op. cit.*, p. 71-72. Orig. : « Wo also beginnt der Osten? [...] Wo die großen Wälder anfangen und die blassbunten Holzhäuser, das blätternde Blau der Zwiebeltürme, wo einem auf den endlosen, schmalen Landstraßen mehr Pferdewagen entgegenkommen, mit ihren typischen kleinen Gummireifen, der Trab des Pferdes unter dem hölzernen Joch, als Autos », *Berlin-Moskau*, *op. cit.*, p. 62.

De même, quand il se remémore ses cours de russe à l'école :

J'entendais mon premier professeur de russe, un colonel de la Wehrmacht. Quand il entrait dans la salle de classe, il entrait en transe. Il s'asseyait sur une table au premier rang, croisait les jambes, signe que ce ne serait pas un cours normal, et notre heure commençait, toujours l'après-midi et ces après-midi dans l'école vide ressemblaient à un vaste pays, à un espace vide, puis il parlait de la Russie. Toujours de la campagne, jamais des villes, toujours des villages et des champs⁹³⁰.

Pour Rumiz aussi, l'âme slave se trouve dans la campagne. Il suffit d'ailleurs, pour s'en rendre compte, de regarder la couverture de son récit, où au premier plan sous un ciel gris et dans un paysage couvert de neige apparaît l'image d'un vieil homme à la barbe blanche assis sur une charrette en bois. Toutefois, alors que Stasiuk crée un monde idéalisé et qu'il sait fugitif et éphémère « car rien n'est plus nuisible à l'utopie que l'espoir en sa pérennité⁹³¹ », Rumiz met en scène un monde ancien, qu'il voudrait éternel, mais qu'il sait être le dernier vestige d'un monde condamné à disparaître. Ainsi, si « de Mourmansk jusqu'ici [en Lettonie], l'inquiétude pour cette terre qui périclite, je ne l'ai entendue exprimée que dans la langue de Tolstoï⁹³² », un peu plus loin, en Ukraine, il relate les observations d'une vieille dame se plaignant de l'émigration, de l'abandon, voire de l'évolution de la société :

« Les jeunes ne comprennent plus la campagne. Ils ne la font pas fructifier, ils ne la font pas vivre. C'est pour cette raison que l'Ukraine est pauvre [...]. Ici, il y a une telle quantité de terre. Il suffit de la prendre et de s'en servir. C'est un bien immense, surtout à notre époque, où les jeunes ne trouvent plus du travail. Mais la terre, c'est fatigant et aujourd'hui plus personne ne veut se fatiguer »⁹³³.

⁹³⁰ *Ibid.*, p. 73. Orig. : « *Ich hatte meinen ersten Russischlehrer im Ohr, einen Wehrmachtsoberst. Er betrat die Klasse und kam ins Schwärmen. Setzte sich auf einen Tisch in der vorderen Reihe und schlug die Beine übereinander, ein Zeichen, dass dies kein normaler Unterricht sei, so begann unser kleiner Kurs, immer nachmittags, und diese Nachmittage in der sonst leeren Schule waren selbst so etwas wie weites Land, leerer Raum, und dann redete er von Russland. Immer vom Land, nie von Städten, immer von Dörfern und Feldern* », *ibid.*, p. 63.

⁹³¹ Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, *op. cit.*, p. 81.

⁹³² Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, *op. cit.*, p. 165. Orig. : « *Da Murmansk fino qui [Lettonia], l'ansia per la terra che va alla malora l'ho sentita esprimere solo nella lingua di Tosltoj* », *Trans Europa Express*, *op. cit.*, p. 138.

⁹³³ *Ibid.*, p. 270. Orig. : « *"I giovani non capiscono la campagna. Non la fanno fruttare, non la fanno vivere. Per questo l'Ucraina è povera. [...] Qui c'è tantissima terra. Basta prenderla e usarla. È un bene immenso, specie in questi tempi, in cui i giovani non trovano più lavoro. Ma la terra è fatica e oggi nessuno vuole faticare"* », *ibid.*, p. 219-220.

Vis-à-vis d'un Orient qui a vendu son âme à l'Occident pour de l'argent⁹³⁴, il exhorte à la résistance. « Résiste, vieille Russie » s'exclame-t-il en opposant le romantisme du vieux joueur d'harmonica à la jeunesse corrompue :

Il fut un temps où des types comme Anatoli montaient avec des peintres et des chanteurs à bord des navires qui faisaient escale dans les ports, afin d'apporter un peu de leur culture aux passagers en croisière. Aujourd'hui, avec Poutine, on trouve sur ces bateaux un karaoké et l'élection de Miss Navire-à-Moteur, car les « nouveaux Russes » rougissent de la tradition pionnière⁹³⁵.

Rumiz semble même regretter le vieux système communiste qui avait su préserver d'une part les minorités, malgré le nombre massif de persécutions et de déplacements de populations, et d'autre part une campagne idyllique, comme par exemple la Biélorussie, le dernier pays communiste d'Europe : « Le premier contact avec le seul pays communiste d'Europe est même rassurant : un vert absolu domine tout, un paysage agricole parsemé de maisons en bois dans un parfait état de conservation, des oies en liberté autour des villages⁹³⁶. »

⁹³⁴ C'est du moins la lecture que nous faisons de cet extrait fort parlant : « Nous sommes près de la Hongrie, les gens saluent, sourient, ne baissent pas les yeux comme à Ljubljana. Je pense qu'en cherchant l'Occident, les Slovènes ont beaucoup gagné : mais peut-être ont-t-il perdu la grande âme de l'Orient. » Orig. : « *Siamo vicini all'Ungheria, la gente saluta, sorride, non abbassa gli occhi come a Lubiana. Penso che, cercando l'occidente, gli sloveni ci hanno guadagnato di certo: ma forse hanno perso l'anima grande dell'Oriente* », Paolo Rumiz, *È Oriente*, op. cit., p. 15.

⁹³⁵ Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 129-130. Orig. : « *Ma per fortuna sul lungolago c'è Anatolij Fëdorovič, che sprema malinconia dalla fisarmonica, seduto sul muretto tra ragazze in minigonna dalle labbra color lampone. [...] Vecchia Russia, resisti. Una volta, tipi come Anatolij salivano sulle navi con pittori e cantori, durante le soste nei porti, a portare un po' della loro cultura ai crocieristi. Oggi, con Putin, a bordo c'è il karaoke e l'elezione di Miss Motonave, e i "nuovi russi" si vergognano della tradizione pionieristica* », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 109.

⁹³⁶ *Ibid.*, p. 226. Orig. : « *Questa frontiera è forse la più arcana, la meno leggibile di quelle viste finora. Il primo impatto con l'unico paese comunista d'Europa è persino rasserenante: un verde assoluto che domina ogni cosa, un paesaggio agricolo disseminato di case di legno in ottimo stato di conservazione, oche in libertà attorno ai villaggi* », *ibid.*, p. 185.

II Un espace de spiritualité

Un autre élément situé en arrière plan sur la photographie en couverture du livre de Rumiz, mais facilement identifiable par ses coupoles dorées, attire le regard du lecteur. Il s'agit, comme on l'aura peut-être deviné, d'une église orthodoxe. Après les villages, les églises sont un autre élément central dans l'espace est-européen et la spiritualité de cette Europe est un autre stéréotype bien enraciné dans l'imaginaire occidental⁹³⁷. Pour Büscher, par exemple, le communisme ainsi que la culture élevée au rôle de religion d'État n'étaient qu'une parenthèse dans l'histoire de la grande âme slave.

La révolution avait exercé une répression religieuse dans un pays qui ne pouvait vivre sans croire, et il avait fallu trouver autre chose, un ersatz. La révolution même, c'était impossible, c'eût été un manque de goût affligeant, trop protestant pour un peuple qui n'avait jamais cédé à la tentation d'attirer la foi dans la sphère de la vie, foi dont il avait préservé la présence bleutée, la lueur dorée, la lumière mystique. Ce n'était pas avec des prédications et des impôts religieux – les larmes de l'école et de la politique – qu'on pouvait venir vers ceux qui étaient debout dans les églises et non assis sur les bancs de l'école, et qui ne s'étaient jamais laissés instruire, comme une classe stupide, par un homme devant un tableau noir. Un peuple qui restait debout pendant des heures, qui se signait, s'inclinait, priait et chantait, représentant la foule primitive qui, lorsque la porte s'ouvrait sur le Très-Saint, se joignait au cortège des prêtres barbus et des images saintes qu'ils brandissaient. Telle avait été la Russie et telle elle était redevenue. C'était ainsi que je n'avais cessé de la voir. La révolution, par conséquent, avait eu besoin de quelque chose de presque aussi beau, qui ne fût pas tout à fait de ce monde et qui élevât. Une nouvelle iconographie, un chant nouveau. Elle eut l'idée de la culture. Elle lui bâtit des temples majestueux et se donna à elle avec une folle emphase. Et la culture la remercia, se précipita dans le vide sacré pour l'emplir de mille palais de la culture, élever des colonnes, au-devant, épaisses comme des chênes vieux de sept cents ans⁹³⁸.

⁹³⁷ Il est intéressant d'observer que dans les descriptions de Stasiuk la religion est en revanche quasi absente.

⁹³⁸ Wolfgang Büscher, *Berlin-Moscou*, op. cit., p. 230-231. Orig. : « *Die Revolution hatte in diesem Land, das nicht leben konnte, ohne zu glauben, einen religiösen Unterdruck erzeugt, und nun musste sie sich etwas einfallen lassen, einen Ersatz. Sie selbst konnte es nicht sein, das wäre zu schmucklos, zu trostlos, zu protestantisch gedacht für ein Volk, das nie der Versuchung erlegen war, den Glauben in die Sphäre des Lebens zu zerren, für das er sein blaues Schweben bewahrt hatte, seinen Goldglanz, das mystische Leuchten. Mit Predigt und Kirchensteuer, den Waffen von Schule und Politik, konnte man Menschen nicht kommen, die in ihren Kirchen standen und nicht auf Bänken saßen und sich niemals wie eine dumme Schulklasse von einem Mann im schwarzen Talar hatten belehren lassen. Einem Volk, das stundenlang dastand und sich bekreuzigte und verneigte und betete und sang, eine Urmenge darstellend, die, wenn die Tür zum Allerheiligsten auffliegt, der Zug der bärtigen Priester teilt und der heiligen Bilder, die sie hochhalten. So war Russland gewesen, und so war es wieder. So hatte ich es immer und immer wieder gesehen. Also, die Revolution hatte etwas gebraucht, das fast ebenso schön war, nicht ganz von dieser Welt, und das einen erhob. Eine neue Ikonographie und einen neuen Gesang. Sie verfiel auf die Kultur. Ihr baute sie herrliche Tempel und gab sich ihr hin in einer verrückten Emphase. Und die Kultur dankte es ihr und schoss in das sakrale Vakuum und füllte es mit tausend Kulturpalästen und stellte Säulen vor ihnen auf, dick wie siebenhundertjährige Eichen* », *Berlin-Moskau*, op. cit., 194-195.

Si dans la troisième partie de cette thèse, nous avons souligné l'importance de la religion catholique dans l'identité nationale de la Pologne traversée par Goodwin, ainsi que le rôle du substrat religieux orthodoxe pour l'instauration de la dictature communiste théorisé par MacLean, ce qui nous intéresse ici, ce n'est pas tant la vague de conversions qui déferle dans les anciens pays du bloc communiste, mais plutôt l'intérêt des voyageurs pour la spiritualité et le rôle de la religion dans l'Europe de l'Est. En effet, l'aura spirituelle qui enveloppe l'est-européen, en particulier dans sa composante orthodoxe, introduit les voyageurs dans une Europe encore une fois exotique et réglée par une temporalité que l'Occident a perdue depuis longtemps. Fascination et surprise que nous retrouvons dans les paroles de Kauffmann :

Il y a toujours pour nous, hommes de l'Ouest européen habitués aux sanctuaires silencieux et déserts, un étonnement à faire irruption dans une église orthodoxe. Une énergie et même une violence vous saisissent au premier coup d'œil. Les icônes aux couleurs contrastées émergeant de la pénombre sont douées d'une impétuosité qui transfigure l'espace. Ces figures de l'Ancien et du Nouveau Testament ont beau être statiques, la basilique a beau être mal éclairée, on y sent une familiarité directe avec la divinité⁹³⁹.

Ainsi, si pour les voyageurs la ferme prémoderne conserve un lien ancestral avec la terre, la spiritualité orthodoxe représente une relation à la divinité qui conduit les voyageurs dans une Europe encore une fois prémoderne. En effet, « si la modernité est née de la séparation de l'homme et du sacré⁹⁴⁰ » et en particulier du « *Cogito ergo sum* » de Descartes, nous pouvons voir les prémices de ce détachement dans les ateliers des peintres italiens du *Quattrocento*, lorsque la conceptualisation de la perspective impose un point de vue et donc une distance par rapport à l'objet représenté, ce qui fait que le Christ sur la croix est un homme parmi les hommes, alors que dans l'iconographie byzantine, il reste un élément insaisissable et éthéré par sa bidimensionnalité. Comme l'observe Jean-Marc Besse, « lorsque Alberti définit le tableau comme fenêtre sur le monde, il définit la peinture comme une scénographie, un spectacle. L'image perspective s'ouvre, dans la profondeur, à partir de la surface, du plan du tableau (la fenêtre)⁹⁴¹ ». En revanche, observe encore Besse,

l'image byzantine, en excluant toute notion de point de vue, ne se présente pas comme une image référentielle. Elle se veut mise en présence « apocalyptique » du divin. L'image byzantine, en adoptant des procédés destinés à limiter les effets de la "vision sensible", en refusant de représenter l'objet, peut exprimer le transcendant, l'intelligible. Elle opère de façon négative : il s'agit de montrer que le Christ, les

⁹³⁹ Jean-Paul Kauffmann, *Courlande*, *op. cit.*, p. 81.

⁹⁴⁰ Dominique Wolton, *Naissance de l'Europe démocratique*, *op. cit.*, p. 107.

⁹⁴¹ Jean-Marc Besse, « Entre modernité et postmodernité : la représentation paysagère de la nature », in Marie-Claire Robic (éd.), *Du milieu à l'environnement. Pratiques et représentations du rapport homme/nature depuis la Renaissance*, Paris, Economica, 1992, p. 101.

Saints ne sont pas identiques à leur être. Faire une image du Christ, ce n'est pas rechercher à faire une image "ressemblante", c'est manifester la réalité d'une présence supérieure. Par rapport au modèle divin, en effet, toute image ne peut être que dissemblante [...]. C'est en faisant apparaître l'impossibilité de saisir le divin que l'on ménagera la rencontre possible avec le divin⁹⁴².

Si Kauffmann s'intéresse aux icônes, Rumiz s'arrête à l'architecture orthodoxe conçue de manière complètement différente, sinon opposée, à l'architecture romaine. Ainsi en Carélie, en observant la structure d'un monastère orthodoxe, il affirme être dans un lieu où « la perspective de notre nef n'a aucun sens parce que tout y est vertical. Dans les églises russes, ce n'est pas "au fond" qu'il faut regarder, mais "en haut", comme à Constantinople, à Sainte-Sophie, édiflée mille ans avant Saint-Pierre⁹⁴³ ».

Il faut voir la coupole et son fond d'or comme un ciel, le fidèle est sur la terre : l'image qui se découpe sur le fond d'or est entre ciel et terre, elle ordonne comme une procession, elle résonne par ses couleurs comme un appel à s'élever vers Celui dont elle procède. Aucune image ne peut représenter l'essence : elle ne peut que l'exprimer, sous la forme d'une révélation. Elle est alors l'événement d'une mise en présence. La révélation divine est exprimée non par le contenu de l'image mais par le "comment" de son déploiement⁹⁴⁴.

Ainsi, pour Rumiz, la verticalité de l'architecture souligne un lien direct avec le ciel et son ancienneté lui donne une aura d'authenticité que l'église romane n'a plus.

Toutefois, l'Europe de l'Est ne se réduit pas à être le théâtre de l'opposition millénaire entre orthodoxie et catholicisme, mais tout au long de cette faille spirituelle qui traverse le continent du nord au sud, les voyageurs mettent en avant les nombreuses minorités religieuses installées ici depuis des siècles. La spiritualité de l'Europe de l'Est est d'ailleurs l'élément central du livre de photographie de Monika Bulaj, *Genti di Dio. Viaggio nell'Altra Europa*⁹⁴⁵. Dans ce livre, la photographe et écrivaine d'origine polonaise, auteure aussi du cliché en couverture du livre de Rumiz, met en scène un monde en équilibre entre orthodoxie, catholicisme, judaïsme et islam. En Biélorussie, par exemple, où « tu pourrais t'attendre à tout

⁹⁴² *Ibid.*, p. 101-102.

⁹⁴³ Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, *op. cit.*, p. 125. Orig. : « *Luoghi dove il senso prospettico della nostra navata non ha senso, perché tutto è verticale. Nelle chiese russe non è "in fondo" che devi guardare, ma "in alto", come a Costantinopoli a Santa Sofia, mille anni più antica di San Pietro* », *Trans Europa express*, p. 105-106.

⁹⁴⁴ Jean-Marc Besse, « Entre modernité et postmodernité : la représentation paysagère de la nature », *op. cit.*, p. 102.

⁹⁴⁵ Monika Bulaj, *Genti di Dio. Viaggio nell'Altra Europa*, Milano, Frassinelli, 2008.
Voir aussi note bio-bibliographique.

sauf à des mosquées⁹⁴⁶ », elle va à la rencontre « des derniers héritiers européens de la Horde d'Or⁹⁴⁷ », dépositaires de coutumes religieuses tout à fait surprenantes, sinon hérétiques :

Nous les Tatars [affirme le mollah Radkjevic] nous allumons des bougies pour les morts et nous déposons des couronnes de fleurs, comme les Chrétiens. Les péchés du mort peuvent être soulagés par les vivants, selon la logique des indulgences catholiques. Nous prions seulement une fois par semaine, le vendredi, mais comme il faut, et bien plus que n'importe quel Musulman. Nous partageons la nourriture avec les défunts, nous les pleurons et leur parlons, parce que c'est ainsi que font les paysans biélorusses orthodoxes, les Vieux-Croyants russes et les Catholiques polonais⁹⁴⁸.

Sans oublier que comme les juifs, ils ensevelissent sur les tombes de leurs morts des papiers contenant des citations du Coran en tant que laisser-passer pour l'Au-delà, sans se soucier du fait qu'ainsi ils brisent « un des tabous les plus implacables de l'Islam, celui qui interdit – sous peine de mort – d'ensevelir l'Écriture⁹⁴⁹ ».

Une attention particulière est réservée aux Vieux-croyants, une minorité religieuse qui avait refusé la réforme de l'Église orthodoxe imposée par le Tsar Alexis I^{er} au XVII^e siècle et qui, pourchassés, trouvèrent refuge dans les endroits les plus inaccessibles et reculés de la frontière occidentale de l'Empire. Rumiz, en compagnie de Bulaj, visite un de ces villages au bord du lac Peïpous, « un des lieux les plus mystérieux du Nord⁹⁵⁰ ». On peut facilement imaginer que pour Rumiz la rencontre de cette « fascinante minorité orthodoxe » sera la porte d'entrée pour l'altérité : « C'est un peuple de pêcheurs et de paysans, et leur rapport au lac est encore celui du Nouveau Testament. Leurs jardins, au-dessus desquels planent de spectaculaires nuages gris bleuté, sont les plus beaux d'Europe. Des petits paradis terrestres⁹⁵¹. » Par ces descriptions, les auteurs mettent en scène un monde exotique, avec l'emploi d'adjectifs comme « fascinante » ou « mystérieux », et en même temps un monde qui

⁹⁴⁶ Orig. : « *Tutto ti aspetteresti tranne moschee* », Monika Bulaj, *Genti di Dio*, op. cit., p. 26.

⁹⁴⁷ Orig. : « *gli ultimi eredi europei dell'Orda d'Oro* », *ibid.*

⁹⁴⁸ Orig. : « *Noi tartari accendiamo candele per i morti e deponiamo corone di fiori, come i cristiani. I peccati del morto posson essere alleggeriti dai vivi, con la logica delle indulgenze cattoliche. Preghiamo solo una volta alla settimana, di venerdì, ma per bene, e più di qualsiasi altro musulmano. Dividiamo il cibo con i definiti, li piangiamo e parliamo con loro, perché così fanno i contadini bielorusi ortodossi, russi Vecchi Credenti e i cattolici polacchi* », *ibid.*

⁹⁴⁹ Orig. : « *uno dei più implacabili tabù dell'Islam, quello che vieta – pena la morte – di seppellire la Scrittura* », *ibid.*, p. 22.

⁹⁵⁰ Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 145. Orig. : « *il Lago Peipso, uno dei luoghi più misteriosi del Nord, popolato da un'affascinante minoranza ortodossa, i Vecchi Credenti* », *Trans Europa Express*, op. cit p. 123.

⁹⁵¹ *Ibid.*, p. 149. Orig. : « *È un popolo di pescatori e contadini, e il loro rapporto col lago è ancora quello del nuovo Testamento. I loro orti, sovrastati da spettacolari nubi grigioblù, sono i più belli d'Europa. Piccoli giardini dell'Eden* », *ibid.*, p. 126.

périclité, menacé, comme l'utilisation redondante de l'adjectif « dernier » en témoigne. Ainsi, certain que « la mondialisation ne regarde pas le sacré en face⁹⁵² » et conscient que par le fait de décrire des communautés et des paysages qui sont encore intègres et préservés, l'écrivain-voyageur « aide à créer de nouvelles destinations et de nouveaux itinéraires⁹⁵³ », il se promet de ne pas indiquer l'emplacement de ses découvertes. Monika Bulaj dans l'introduction à son livre écrit à propos des gens rencontrés : « Des voix faibles auxquelles je dois tout : surtout du respect. Et c'est pour cette raison que je ne dévoilerai pas les noms des lieux les plus fragiles et mystérieux, dans l'espoir qu'ils ne perdent pas leur innocence⁹⁵⁴. » Rumiz, dont nous connaissons déjà le mépris à l'encontre du tourisme⁹⁵⁵, écrit lors de sa visite en compagnie de Monika Bulaj sur le lac Peïpous : « Nous arrivons dans un village si ravissant que Monika et moi, en nous regardant, nous confions la même idée : surtout, ne pas révéler le nom de cet endroit. Qu'il suffise de citer le nom des gens que nous rencontrons⁹⁵⁶. »

III Un Archipel de minorités

À un monde qui se globalise rapidement, souvent l'écrivain contemporain oppose un monde pluriel. Ainsi, le fait que Magris s'arrête longuement sur les enclaves ethniques qui peuplent les rives du Danube⁹⁵⁷ n'est pas, selon Luigi Marfè, une démonstration gratuite de son savoir, mais l'occasion d'approcher des points de vues différents : « Pour Magris, le voyage est un outil de la suspicion, avec lequel tenir à distance la catégorie de la totalité. Le

⁹⁵² *Ibid.*, p. 71. Orig. : « *il Globale non guarda in faccia il sacro* », *ibid.*, p. 63.

⁹⁵³ Orig. : « *helps to create new destinations and itineraries* », Carl Thompson, *Travel Writing*, *op. cit.*, p. 161.

⁹⁵⁴ Orig. : « *Voci deboli a cui devo tutto: soprattutto rispetto. Ed è per questo che non svelerò i nomi dei luoghi più fragili e arcani, nella speranza che non perdano la loro innocenza* », Monika Bulaj, *Genti di Dio*, *op. cit.*, p. 9.

⁹⁵⁵ J'insère ici seulement quelques extraits parmi les plus représentatifs : « Parmi les maisons du village ancien, je trouve des cottages aux noms anglais, *Welcome* ou *Green Village*. Après les années héroïques de la reconstruction du monastère, nous voici déjà à l'époque des "voyages organisés" tout compris, et je crains bien que ce lieu encore imprégné de spiritualité ne sombre dans la décadence encore plus vite que le mont Athos », Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, *op. cit.*, p. 92. Orig. : « Tra le case dell'antico villaggio trovo dei cottage dai nomi inglesi, *Welcome*, *Green Village*. Dopo gli anni eroici della ricostruzione del monastero, siamo già nella stagione del tour tutto compreso, e temo che questo luogo ancora impregnato di spirito possa decadere persino più in fretta che l'Athos », *Trans Europa Express*, *op. cit.*, p. 80.

Et encore : « Avec le tourisme, d'ailleurs, c'est la guerre ouverte. Il se répand comme un désherbant, avec la complicité corrompue de l'habituel *tchinovnik*, le fonctionnaire local », *ibid.*, p. 70. Orig. : « *Col turismo poi è guerra aperta. Passa come un diserbante, con una complicità corrotta del solito činovnik, il funzionario locale* », *ibid.*, p. 62.

⁹⁵⁶ *Ibid.*, p. 149-150. Orig. : « *Arriviamo in un villaggio così incantevole che Monika e io, guardandoci, ci confidiamo lo stesso proposito: non svelare il nome di quel luogo. Bastano i nomi della gente che incotriamo* », *ibid.*, p. 126-127.

⁹⁵⁷ En particulier les Soroabes de Lusaces dans l'Allemagne orientale, les Croates du Burgerland en Autriche, les Saxons de Transylvanie, etc.

meilleur point de vue sur la réalité n'est pas canonique, central, institutionnalisé, mais périphérique et déstabilisé⁹⁵⁸. » On comprend mieux alors pourquoi, pour reprendre Bertrand Westphal,

les dernières décennies ont été le théâtre d'une reconstitution, voire d'une réélaboration des espaces, dans les anciennes colonies, mais aussi dans la plupart des pays d'Europe centrale et orientale, voire, sous l'impulsion des minorités, dans moult nations dont les contours ont résisté aux assauts de l'Histoire (dans sa version tragique : colonialisme, guerres)⁹⁵⁹.

L'ancienne Europe de l'Est, malgré les nationalismes, les épurations ethniques, les pogroms, les déportations et les émigrations plus ou moins volontaires qui se sont succédé, apparaît ainsi comme une véritable réserve de pluralité. Rumiz, en parlant des voyages de son amie Monika Bulaj, donne l'idée d'une réserve de chasse où « pendant des années, elle est partie à la recherche des peuples perdus entre la Baltique et la mer Noire : les Lemkis, Houtsoules, Boïkis, Tsiganes de toutes provenances, Gagaouzes de Moldavie, Tartares de Biélorussie, Oudis et Albanais du Caucase⁹⁶⁰ ». Ainsi, chaque voyageur de notre corpus participe à la réalisation de la carte d'une autre Europe, où à la place des lignes et des couleurs définissant des États ou d'anciennes régions il y a un archipel de minorités ou, pour reprendre les mots de Bulaj, de « mondes mineurs, ignorés par les médias et les prêcheurs de l'affrontement global⁹⁶¹ ». C'est d'ailleurs ce qu'a fait le journaliste et écrivain autrichien Karl-Markus Gauss dans son livre *Voyages au bout de l'Europe avec les Arberèches d'Italie du Sud, les Allemands de la Gottschee en Slovénie, les Aroumains de Macédoine, Albanie et Grèce, les Sorabes d'Allemagne et les Séfarades de Bosnie*⁹⁶². À cette carte, nous pourrions ajouter

⁹⁵⁸ Orig. : « Il viaggio è per Magris uno strumento del sospetto, con cui tenere a distanza la categoria della totalità. Il punto di vista migliore sulla realtà non è canonico, centrale, istituzionalizzato, ma periferico e destabilizzato », Luigi Marfè, *Oltre la fine dei viaggi*, *op. cit.*, p. 67.

⁹⁵⁹ Bertrand Westphal, *La Géocritique*, *op. cit.*, p. 188.

⁹⁶⁰ Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, *op. cit.* p. 41. Orig. : « Per anni è andata a caccia di popoli perduti tra Baltico e Mar Nero ; Lemki, Hutzuli, Bojki, Zingari di ogni provenienza, Gagauzi di Moldavia, Tartari di Bielorussia, Udini e Albani del Caucaso », *Trans Europa Express*, *op. cit.*, p. 39.

Nous avons modifié la traduction française en corrigeant le nom des peuples.

Les Lemkis, les Houtsoules et les Boïkis sont des peuples montagnards de l'Ukraine de l'Ouest.

Les Oudis (ou Oudines) sont un peuple du Caucase vivant principalement en Azerbaïdjan, on les considère comme les descendants des Aghbanais (ou Albanais du Caucase).

Les Gagaouzes sont un peuple turc de religion chrétienne ayant immigré en Moldavie au début du XIX^e siècle.

⁹⁶¹ Orig. : « *Mondi minori, ignorati dai media e dai predicatori dello scontro globale* », Monika Bulaj, *Genti di Dio*, *op. cit.*, p. 9.

⁹⁶² Karl-Markus Gauss, né en 1954, il est journaliste et essayiste autrichien. Il dirige la revue *Literatur und Kritik* et son œuvre a été couronnée par différents prix. Le livre en question est un recueil de cinq reportages effectués entre 1999 et 2000 à la rencontre de cinq minorités au cœur de l'Europe. Karl-Markus Gauss, *Voyages au bout de l'Europe. À la rencontre des Séfarades de Sarajevo, des Allemands de la Gottschee, des*

les minorités rencontrées par Monika Bulaj citées plus haut ; les Kachoubes, décrits par Goodwin comme des gens « qui parlent un obscur dialecte que le Polonais moyen ne comprend que difficilement⁹⁶³ » ; les peuples que Rumiz et Chomette ont rencontrés lors de leurs périples le long des frontières de l'Union européenne (le peuple Seto, peuple autochtone entre Estonie et Russie, les Pontios⁹⁶⁴ de la mer Noire, le peuple nomade des Lapons dans la péninsule de Kola, les Houtsouls « des montagnards méconnus et réputés farouches⁹⁶⁵ » habitant la région de Bucovine) ; les Pomaks, (« des Bulgares islamisés qui ont gardé la langue bulgare et des coutumes musulmanes spécifiques⁹⁶⁶ ») et les Roms avec Monika Bulaj.

Si l'intérêt pour les nombreuses minorités a le mérite et la fonction de mettre en scène la complexité et la richesse de l'Europe orientale en tant que lieu de frontière où pendant des siècles des peuples d'origines différentes se sont croisés donnant naissance à un espace pluriel, la minorité rom demeure un sujet pour le moins embarrassant. En effet, bien qu'il s'agisse, comme l'a observé Leonardo Piasere dans son livre sur les Roms, de la plus importante minorité d'Europe⁹⁶⁷, bien qu'environ un demi-million de Roms soient morts dans les camps de concentration nazis⁹⁶⁸, bien que les premiers signalements de Roms en Europe remontent, toujours selon Piasere, à une époque située entre le VIII^e et le XII^e siècles, la présence de ce peuple est considérée comme encombrante non seulement dans le monde politique, mais aussi, comme l'observe Cécile Kovacs hazzy, spécialiste de la littérature rom, dans le monde littéraire :

Arberèches, des Sorabes et des Aroumains, traduit de l'allemand par Valérie de Daran, Paris, L'Esprit des Péninsules, coll. « De l'Est », 2003.

⁹⁶³ Jason Goodwin, *Chemins de traverse*, op. cit., p. 35. Orig. : « *people spoke a murky dialect that ordinary Poles found hard to understand* », *On Foot to the Golden Horn*, op. cit., p. 22.

⁹⁶⁴ Les Pontios (ou Pontiques) sont les descendants des populations hellénophones installées au bord de la mer Noire

⁹⁶⁵ Guy-Pierre Chomette, *Lisières d'Europe*, op. cit., p. 143.

⁹⁶⁶ François Maspero, *Balkans-Transit*, op. cit., p. 335.

⁹⁶⁷ Selon Piasere, le nombre de Roms en Europe varie entre 8 et 10 millions dont environ 68% se trouvent entre Roumanie, Slovaquie, Bulgarie et Moldavie.

Leonardo Piasere, *Roms. Une Histoire européenne*, traduit de l'italien par Viviane Dutaut, Montrouge, Bayard, 2011. À propos des Roms, on lira aussi avec intérêt Jean-Pierre Liégeois, *Tsiganes*, Paris, La Découverte, 1983 ; Henriette Asséo, *Les Tsiganes. Une Destinée européenne*, Paris, Gallimard, 1994.

⁹⁶⁸ Après quarante ans de silence, on commence depuis peu à évoquer le génocide tsigane. Parmi les ouvrages parus sur le sujet, on citera celui de Guenter Lewy, *La Persécution des Tsiganes par les Nazis*, traduction de l'anglais par Bernard Frumer, Paris, Les Belles Lettres, 2003. Il faut souligner aussi le fait que les Roms même relatent leur propre histoire brisant un tabou culturel qui consiste à ne pas parler des morts. Pour approfondir le rapport avec les morts dans la culture rom, voir Patrick Williams, *Nous, on n'en parle pas. Les vivants et les morts chez les Manouches*, Paris, Édition de la maison des sciences de l'homme, 1993. Voir aussi le film de Tony Gatlif, *Liberté*, Paris, Princes Production, 2008.

À regarder les ouvrages généraux classiques sur l'Europe centrale et orientale et sur le post-soviétisme, on peine à trouver des chapitres, ou même quelques pages, consacrés aux Tsiganes, alors que ces derniers constituent la plus grande minorité des pays en question et une minorité que les médias et les politiques, ne cessent, eux, d'évoquer. Le monde académique et scientifique semble reproduire l'ostracisme social⁹⁶⁹.

Or, si dans notre corpus les Roms sont bien présents, on constate souvent un certain embarras et une attitude que l'on pourrait définir de fuyante à leur égard⁹⁷⁰. En effet, à l'exception de Monika Bulaj, personne ne parle du Pogrom ou du racisme à leur rencontre ou encore des conditions misérables dans lesquelles ils sont contraints de vivre. Nous retrouvons le cas le plus emblématique dans les pages de Rumiz quand il affirme que « le peu qui reste de l'âme européenne habite ici, près des oubliés. Les Russes, les Slaves, les Juifs qui ne sont plus là ; peut-être les Tziganes⁹⁷¹ ». Or, en lisant cet extrait on déduit que Rumiz, qui accuse l'Occident de ne rien connaître des déportations et de l'âme européenne, non seulement ne dit pas un mot sur la tragédie du peuple rom, mais il doute aussi qu'ils soient de vrais Européens. Ainsi, cette minorité se résume à une série de stéréotypes romantiques comme quand dans un train il rencontre une « Tzigane à la beauté sauvage⁹⁷² » et dans un autre train une autre qui offre des bénédictions en échange de quelque chose. Toutefois, l'attitude de Rumiz n'est pas un cas isolé, bien au contraire. En effet, si certains auteurs critiquent l'ignorance qui concerne le peuple rom en cherchant à briser certains stéréotypes sur leur compte⁹⁷³, les descriptions des

⁹⁶⁹ Cécile Kovacshazy, « Quand tout change, rien ne change. Les littératures tsiganes après l'ère soviétique », in Clara Royer et Petra James (éds), *Sans faucille ni marteau. Ruptures et retours dans les littératures européennes post-communistes*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, coll. « Nouvelle poétique comparatiste », p. 107.

⁹⁷⁰ Nous signalons néanmoins deux ouvrages qui sont entièrement consacrés aux Roms de l'ancienne Europe de l'Est. Il s'agit du reportage de Karl-Markus Gauss, *Mangeurs de chien*, où l'auteur autrichien poursuit sa quête des frontières de l'Europe entamée avec *Voyages au bout de l'Europe* et part à la rencontre des Roms appelés *Degesi*, autrement dit les « mangeurs de chiens », qui forment une caste d'Intouchables. Karl-Markus Gauss, *Mangeurs de chien. Voyage chez les Tsiganes de Slovaquie*, traduit de l'allemand par Valérie de Daran, Paris, coll. « L'Ésprit des péninsules », 2005.

Un autre auteur qui s'est intéressé de près à la population rom de cette partie du continent est Isabel Fonseca, avec son *Bury me standing*. Dans ce livre, l'écrivaine américaine décrit les quatre années passées entre Albanie, Roumanie, Allemagne et Pologne au côté des populations rom. Isabel Fonseca, *Bury Me Standing: The Gypsies and Their Journey*, London, Vintage, 1995.

⁹⁷¹ Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 177. Orig. : « *Il poco che resta dell'anima dell'Europa abita qui, presso i dimenticati. I russi, gli slavi, gli ebrei che non ci sono più; gli zingari, forse* », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 148.

⁹⁷² *Ibid.*, p. 243. « Orig. : « *dalla bellezza selvaggia* », *ibid.*, p. 199.

⁹⁷³ C'est par exemple le cas de Goodwin quand il critique la tendance à croire que les Roms « survivent en volant et en fraudant [plutôt] que de chercher à voir ce qu'il en est réellement... », Jason Goodwin, *Chemins de traverse*, op. cit., p. 217. Orig. : « *they survive by thieving and deceit than to look to see what they really do* », *On foot to the Golden Horn*, op. cit., p. 178.

Maspero, pour sa part, met en exergue les propos d'un chauffeur de taxi : « Ils sont honnêtes, les Tziganes. Ils font des métiers physiques, des métiers que les Macédoniens ne veulent plus faire », François Maspero, *Balkans Transit*, op. cit., p. 46.

Roms sont souvent liées à de vieux stéréotypes qui peuvent aller d'une image positive comme par exemple l'érotisme, chez Rumiz et Belpoliti⁹⁷⁴, la bonhomie et la musicalité chez Maspero⁹⁷⁵, jusqu'à des images négatives et inquiétantes, voire racistes :

Une bande de Gitans, jeunes et provocants, apparut sur la route. Ils marchaient au coude à coude serrés les uns aux autres comme une seule bête, une hydre aux têtes et tentacules ébouriffées. Ils entourèrent la voiture. Les garçons se moquaient de la voiture. Les filles feignaient le désintéressement et demandaient des chewing-gum. Soudain le chef, une brute épaisse avec l'agressivité d'une bête, gifla sa copine. Son honneur, pour une raison ou pour une autre, avait été offensé et il braillait des accusations. Elle tourna cela à la plaisanterie. Le groupe se resserra, s'empoigna et entama une danse [...]. Ses alliées se retirèrent et la fille se retrouva isolée, ses supplications ignorées. Les garçons renfermèrent le cercle pour l'exclure, puis tournèrent le dos. L'hydre perdit une tête, la bête disparut aussi rapidement qu'elle était apparue, lorsque la police arriva⁹⁷⁶.

Ainsi peut-on constater avec Piasere :

Protagonistes premiers de l'histoire européenne des temps modernes, ils ont été des victimes sacrificielles immolées sur l'autel de capitalismes ruraux et industriels, de féodalismes attardés, du racisme d'État et de paroisse, de socialismes réels et surréels : mais ils ont été complètement gommés des livres qui racontent cette histoire ; alors qu'ils sont profondément imprégnés de « vie européenne », on brandit de façon obsessionnelle depuis deux siècles leur origine indienne – dont l'importance pour leur vie européenne reste encore à prouver⁹⁷⁷.

Goodwin par exemple, si d'une part il observe que « les tziganes n'étaient pas tous pareils⁹⁷⁸ » et accuse les autochtones d'être victimes d'une « hallucination collective⁹⁷⁹ ». D'autre part, il ne manque pas de souligner leur origine indienne : « Certains ressemblaient

⁹⁷⁴ Belpoliti décrit les Tsiganes de Brasov comme « belles et bariolés ». Orig. : « *Le donne sono belle e colorate* », Marco Belpoliti, *La prova*, op. cit., p. 159.

⁹⁷⁵ En sortant de Prilep, dans la campagne « Parfois passait une grosse voiture allemande bourrée de Tsiganes hilares », François Maspero, *Balkans-Transit*, op. cit., p. 243. « À la sortie de la ville, deux Tsiganes ont hélé le bus et se sont installés à l'arrière : « Un petit concert pour le chauffeur ! Et zim-boum-boum », *ibid.*, p. 249.

⁹⁷⁶ Orig. : « *A band of Gypsies, young and defiant, appeared on the road. They walked as one, clasped together as a single beast, a hydra of reeling heads and tentacles. The car was surrounded. The boys mocked the engine. The girls feigned disinterest and demanded gum. Suddenly the leader, a stocky bully with a provocation of bristle, slapped his girl. His honour, somehow, had been slighted and he spat accusations. She laughed it off. The group gripped, grasped and danced [...]. Her allies withdrew and the girl was isolated, her supplications ignored. The boys closed the circle to cut her out then turned their backs. The hydra lost a head. The beast vanished as quickly as it had appeared when the police arrived* », Rory MacLean, *Stalin's Nose*, op. cit., p. 162,

⁹⁷⁷ Leonardo Piasere, *Roms*, op. cit., p. 236.

⁹⁷⁸ Jason Goodwin, *Chemins de traverse*, op. cit., p. 232. Orig. : « *The gypsies were not all alike* », *On Foot to the Golden Horn*, op. cit., p. 191.

⁹⁷⁹ *Ibid.*, Orig. : « *collective hallucination* », *ibid.*

aux habitants du Rajasthan : le teint clair, avec de grands yeux sombres et des visages larges et hautains. Les autres étaient petits et bruns, plus proches de la population du Gujrat, avec un visage rond et un ventre tout aussi rond⁹⁸⁰. » Mais l'attitude de Goodwin est intéressante parce que s'il cherche à briser certains stéréotypes, il continue de le percevoir comme étant à la fois une menace personnelle (à plusieurs reprises il se sent en danger quand il croise des Roms) et une menace pour l'identité européenne.

Ainsi, si le prix Nobel de littérature Günter Grass, dans une des lectures recueillies dans *Ohne Stimme*, considère les Roms comme le peuple le plus européen par leur mobilité transfrontalière :

Vous les Roms, malgré votre diaspora, vous êtes des Européens au sens strict du terme, ce genre d'Européens sur lesquels nous, qui sommes enfermés dans le carcan de nos nationalités, devrions prendre exemple afin d'éviter que l'Europe ne devienne une institution bureaucratique et administrative gigantesque, économiquement tout puissante. À cet égard au moins, le peuple que nous qualifions de tzigane nous devance largement par sa mobilité transfrontalière⁹⁸¹.

Si Rumiz a des doutes sur leur européenité, Goodwin considère les Roms comme des éléments exogène à l'Europe. Pour l'auteur anglais, les Roms ouvrent les portes à un autre monde qui n'est plus européen. Ainsi, à ses yeux, la vieille *Mittleuropa* judéo-allemande se transforme en espace extra-européen. À Spissky Hrad, en Slovaquie, décrite comme « mal entretenue et un tantinet sauvage⁹⁸² », Goodwin observe que « le vieux quartier juif était maintenant occupé par des gitans : petits et bruns, leurs enfants aux cheveux sales et drus nous narguaient en mendiant des couronnes⁹⁸³ » et quand il commence à pleuvoir, l'orage se transforme même en mousson : « Les petits gitans couraient avec une main au-dessus de la tête, et ce geste me rappela les Indiens sous la mousson. L'orage éclata également avec la

⁹⁸⁰ *Ibid.*, Orig. : « *Some were like Rajastanis: pale skinned, with great dark eyes and haughty strong-boned faces. The others were short and dark, more like Guj Rathis, round faced, round bellied* », *ibid.*

⁹⁸¹ Günter Grass, « Wie ich zum Stifer wurde », in *Ohne Stimme : Reden zugunsten des Volkes der Roma und Sinti*, Göttingen, Steidl, 2000, p. 20-21. « Sie, die Roma, in ihrem permanenten Zustand der Zerstreuung, sind – genau gesehen – Europäer in jenem Sinn, den wir, gefangen in nationaler Enge, vor Augen haben sollten, wenn sich das vereinte Europa nicht zu einem bürokratisierten Verwaltungs- und übermächtigen Wirtschaftskoloß entwickeln soll. Zumindest dieses eine, ihre grenzüberschreitende Mobilität, haben uns die sogenannten Zigeuner voraus. »

Ce texte a été lu en 1997 à l'occasion de l'inauguration de sa fondation en faveur du peuple rom accompagné du prix Otto-Pankok pour encourager des travaux scientifiques et journalistiques portant sur la situation sociale des Roms en Europe.

⁹⁸² Jason Goodwin, *Chemins de traverse*, *op. cit.*, p. 133. Orig. : « *unkempt and a pit wild* », *On Foot to the Golden Horn*, *op. cit.*, p. 104.

⁹⁸³ *Ibid.* Orig. : « *The old Jewish quarter was now the home of gypsies: small and dark, their children with tufty unwashed hair laughing at us and begging crowns* », *ibid.*

violence de la mousson⁹⁸⁴. » Plus loin, il écrit que dans les villages saxons de Transylvanie d'autres Roms menacent brutalement les vieux habitants et leur équilibre séculaire :

Elle se fraya un chemin sur le pavé et descendit une allée tortueuse entre les maisons bourgeoises alourdies par leur toit à pignons. À une fenêtre, des géraniums roses débordaient d'une jardinière fraîchement repeinte de vert. À l'instant précis où la vieille dame tournait le coin, trois enfants bruns aux pieds nus braillèrent après elle, en agitant une vieille seringue hypodermique⁹⁸⁵.

L'allégorie ici ne pourrait pas être plus claire : on observe, en effet, un monde germanique ordonné et ancien, représenté par la vieille dame seule et sans défense, menacé par le désordre et le chaos annoncés par les trois enfants fort probablement Roms. On pourrait même aller plus loin et se demander si le nombre d'enfants ne serait pas une référence aux trois Rois mages venus eux aussi d'Orient, portant cette fois-ci un tout autre message et d'autres présents. Ce qui est certain, c'est que les propos de Goodwin sont racistes.

Stasiuk aussi, comme Goodwin, est conscient qu'il assiste aux derniers moments de la présence saxonne en Transylvanie : « Oui, c'était un monde en train de disparaître, de mourir et qui devait emporter avec lui dans la tombe sa forme mûrement réfléchi et aboutie⁹⁸⁶. » Pourtant, contrairement à Goodwin, pour l'écrivain polonais le monde saxon n'est plus alors qu'une curiosité, un joli décor, tandis que la pièce est jouée par les jeunes Roms, comme par exemple à Iacobeni quand, sur la place déserte, il est subitement entouré par cinq jeunes Roms qui insistent pour l'accompagner dans une visite de ce qu'il reste « des curiosités saxonnes, à savoir les ruines d'une église fortifiée », et qu'il les suit non pas pour les ruines, mais tout simplement pour observer « ces petits Tsiganes⁹⁸⁷ » : les nouveaux propriétaires de ce monde, selon l'auteur. Pour lui, ils ne sont pas une menace, mais une obsession⁹⁸⁸ car ils incarnent l'image d'une Europe différente et, comme l'observe Piasere, « nous enseignent qu'un autre monde est possible dans ce monde qui est le nôtre⁹⁸⁹ ».

⁹⁸⁴ Ibid. Orig. : « *The gypsy children ran whit one hand held above their head, a gesture that reminded me of Indians in the monsoon. The storm burst, as well, with the force of monsoon rain* », *ibid.*

⁹⁸⁵ *Ibid.*, p. 233. Orig. : « *She picked her way over the cobbles and down a crooked alley between the top-heavy burgher houses with their gabled roofs. Pink geraniums spilled from a window box, freshly painted green. As the old woman turned the corner three dark barefoot children hollered after her and waved an old hypodermic syringe* », *ibid.*, p. 192.

⁹⁸⁶ Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, *op. cit.*, p. 111.

⁹⁸⁷ *Ibid.*, p. 113.

⁹⁸⁸ « Oui, les Tsiganes, le vide de la zone frontalière et les bacs sur les fleuves dans l'est de la Hongrie, sont mon obsession », Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, *op. cit.*, p. 304.

D'ailleurs la seule image contenue dans son livre est une vieille photo d'un joueur de violon traversant en compagnie d'un enfant une route poussiéreuse.

⁹⁸⁹ Leonardo Piasere, *Roms*, *op. cit.*, p. 180.

Il se peut qu'un lien de parenté bâtarde me lie à eux : soi-disant, j'ai appris à écrire, je compose des phrases, lesquelles restent ensuite on ne sait pas où, mais je ne sais pas construire à l'aide de ces récits une histoire qui ait un sens, une histoire que l'on puisse croire. Tous ces substantifs, verbes et le reste se décollent du monde, tombent tel un vieux crépi, et je finis par revenir aux légendes, aux fables et ballades, à ces choses qui, bien qu'ayant eu lieu, ne sont que mensonge, mixture, métaphore et fantaisie. Elles ont tout simplement existé trop peu de temps pour avoir une signification quelconque. Voire elles n'ont existé que dans ma tête⁹⁹⁰.

Ainsi, Stasiuk les considère comme les nouveaux géographes de cet espace :

Sur ma vieille carte recollée, les noms des villes sont inscrits en roumain, en hongrois et en allemand. Țara Secuilor, Székelyföld, Szeklerland. Personne n'avait pensé à l'écrire en romani. Je pense que les moins intéressés sont les Tsiganes eux-mêmes. Leur géographie est mobile et insaisissable. Il est fort probable qu'elle survivra à la nôtre⁹⁹¹.

Nous retrouvons ici un autre stéréotype qui décrit le Rom comme un symbole du postmoderne : « Ils ont été étiquetés comme des survivants d'un monde pré-moderne au sein de la modernité – quitte du reste à devenir aussi bien des symboles postmodernes exemplaires de la pensée nomade⁹⁹². »

⁹⁹⁰ Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, op. cit., p. 248-249.

⁹⁹¹ *Ibid.*, p. 116.

⁹⁹² Leonardo Piasere, *Roms*, op. cit., p. 236.